

**SARID Yishaï, *Le monstre de la mémoire*, Paris, Actes Sud (trad. hébreux 2017), 2020**

L'histoire fait horreur, et c'est l'objectif : rétablir autant que possible la réalité historique des camps de la mort nazis. La réalité du déporté et celle du touriste-visitateur. La trame accroche telle une enquête policière: précise, rigoureuse, détaillée à l'extrême, ne ménageant pas le sordide, le scandaleux, l'anti-conventionnel. Cette montée progressive, à suspens, quasi-obsessionnelle débouche sur l'horizon flou de l'éthique ; les vraies questions sont posées. Le carburant de la trame est le témoignage de l'auteur : son service militaire dans les tanks israéliens achevé (image d'invulnérabilité), docteur en histoire des camps, marié père d'un petit garçon, il vit isolé à Cracovie et se consacre à ses recherches de terrain. Il gagne sa vie comme guide mandaté par la Fondation Yad Vashem (Institut International pour la Mémoire de la Shoah). Ce job lui permet, avec sa famille de «tourner», mais surtout d'approfondir ses recherches et témoigner de la réalité des camps. Son épouse l'encourage — le devoir de mémoire est sacré — ; elle et son fils sont progressivement sacrifiés. Elle est fière de son mari. Leur fils aussi. Il devient le souffre-douleur de la classe. Son père intervient férocement à une seule reprise. Depuis, le garçon est épargné et ses camarades le bannissent de toute fréquentation : c'est un lâche. Il symbolise une réalité qui obsède son père : pourquoi les déportés ne se sont pas rebellés ? Pourquoi les nazis sont allés au bout de leur idéal ? Pourquoi les visiteurs ne comprennent pas la réalité des camps, s'en désintéressent, l'instrumentalisent ? Et il y a la réalité des *Kapos*, des *Sonderkommandos* (*Arbeitsjuden*) : qui aujourd'hui reconnaît qu'il aurait pu, s'il en avait eu la possibilité, faire comme eux pour survivre ? Ecrasé par les horreurs qu'il répertorie avec une conscience professionnelle, par la déconnexion de tous de cette réalité — y compris la jeunesse israélienne —, il sombre dans une forme de déshumanisation comme les victimes. A force de vérité, il devient incompris, comme les Kapos. Il perd son gagne-pain. Surgit un cinéaste qui incarne l'Aryen-type et qui l'engage. Un éclair le frappe : ce visiteur va faire de lui «un juif pour l'exemple». Le cinéaste «portrait de Reinhard Heydrich» lui demande de s'affubler d'un pyjama aux rayures verticales. Sa dignité reprend enfin le dessus. Il lui «casse la gueule». Est-ce trop tard ? Ce témoignage à la première personne est le plaidoyer au Président de Yad Vashem qui marque sa volonté (sans espoir ?) de lutter, même contre ses frères, pour se justifier de son bon droit. Celui des déportés, de son fils. La symbolique du récit est si acérée et si structurée qu'on dévore les 157 pages d'une seule traite parcouru du frisson inconscient de la vérité.

*Jean-Marie Brandt, 9 avril 2020*